Lucain, ruptures et tradition

Rémy Poignault, Fabrice Galtier

▶ **To cite this version:**

Rémy Poignault, Fabrice Galtier. Lucain, ruptures et tradition . Présence de Lucain, Caesarodunum XLVIII-XLIX bis, 2016. hal-02552481

HAL Id: hal-02552481
https://uca.hal.science/hal-02552481

Submitted on 23 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Présence de Lucain
Caesarodunum XLVIII-XLIX bis, Clermont-Ferrand, 2016, ISBN : 978-2-900479-21-6

LUCAIN, RUPTURES ET TRADITION

par Fabrice GALTIER et Rémy POIGNAULT

Si l'on considère les travaux menés sur Lucain depuis le début du XXI^e^ siècle, on constate l'intérêt croissant accordé par la recherche à la postérité de l'auteur de la *Pharsale*. Notons d'emblée qu'en ce qui concerne plus spécifiquement le domaine littéraire français, un ouvrage publié en 2000 par Jean-Claude Ternaux, spécialiste du XVI^e^ siècle, était entièrement consacré à l'influence du poète romain sur la littérature de l'âge baroque[1]. Un an auparavant, les *Actes* du colloque *Interpretare Lucano* étaient conclus par cinq articles portant sur divers aspects du *Nachleben* lucanien[2]. Il convient également de rappeler que dans l'ouvrage d'Emanuele Narducci, *Lucano. Un'epica contro l'Impero*, publié en 2002, une partie des annexes porte sur la fortune de Lucain chez différents auteurs latins et italiens, et que le *Brill's Companion to Lucan* accorde de même toute une section à la réception lucanienne[3]. Ce champ de recherche se révèle d'autant plus riche qu'il concerne une période s'étendant jusqu'à l'époque contemporaine et qu'il ne saurait être limité aux seules voies offertes par l'intertextualité littéraire. L'ecdotique et la tradition exégétique, la formation rhétorique et scolaire, les arts figurés et l'histoire des idées constituent autant de domaines à explorer pour appréhender la réalité de la présence de Lucain dans la culture occidentale. C'est ce qu'a bien montré la publication, en 2009, du volume d'études dirigé par Christine Walde : *Lucans* Bellum Ciuile*. Das Spektrum seiner Rezeption von der Antike bis ins 19. Jahrhundert*[4]. Tout récemment encore, l'ouvrage consacré aux *Letture et lettori di Lucano*, que la chercheuse allemande a coédité avec Paolo Esposito, confirmait ce constat dans la partie qui s'y trouve dédiée à la réception du poète romain[5]. Dans le cadre du renouveau que connaissent actuellement les études lucaniennes en France, et dans le prolongement des travaux qui viennent d'être cités, il nous a paru nécessaire de réexaminer la place occupée par l'auteur de la *Pharsale*, en mettant plus spécifiquement en relief son apport à l'épopée latine et, plus largement, à la littérature européenne.

Le caractère novateur de l'épopée de Lucain est souvent souligné, et cela depuis l'Antiquité ; le poète va à l'encontre des préceptes de la tradition

repris par Eumolpe dans le *Satyricon* (118), qui veut qu'on y fasse intervenir les dieux ; on sait que Quintilien met en avant son ardeur et son éclat, mais recommande davantage sa lecture aux orateurs qu'aux poètes (QUINT., X, 1, 90) ; Fronton, pour sa part, se moque des variations infinies autour de l'expression *bella plus quam ciuilia* dans le prologue de la *Pharsale* (*De orat.* 6, p. 155, 4-15 VDH[2]) ; au contraire, Martial loue le jour de sa naissance (VII, 21-23) et lui fait affirmer son statut de poète (XIV, 194) ; et Stace (*Silves*, II, 7) célèbre le poète mort jeune, mais qui, par son talent et son inspiration latine supplante les anciens poètes[6], laissant aux autres les sentiers battus[7] pour, « plus audacieux, produire un poème en toge »[8], et rivalise avantageusement avec l'*Énéide*[9]. Les écrivains classiques français ne manqueront pas de critiquer les excès de Lucain (ainsi l'abbé d'Aubignac, *La Pratique du théâtre*, 1657)[10], voire, pour Fénelon qui perçoit une dégénérescence du goût après l'époque d'Auguste, « une enflure choquante » (Fénelon, *Lettre à l'Académie*, 1715)[11]. Si Voltaire (1727) apprécie que Lucain n'ait pas fait intervenir les divinités de l'Olympe dans le sérieux des guerres civiles romaines, et s'il trouve des « beautés », des « pensées mâles et hardies », c'est « au milieu de ses déclamations ampoulées »[12]. Même Marmontel, qui le traduit (1766), doit le défendre, attribuant l'enflure surtout au précédent traducteur Brébeuf, et se défendre lui-même car il n'adhère pas à l'esthétique du poète et entend bien pouvoir « louer Lucain, sans passer pour être le partisan du mauvais goût » (« Préface », *La Pharsale*, p. II)[13] et il donne comme objectif à sa propre traduction d'adoucir les défauts de l'original, même s'il est impossible d'égaler « la précision » et « l'énergie » de son style (p. VIII). C'est le XIX[e] siècle surtout qui, s'affranchissant en partie du « bon goût » classique, se reconnaît en Lucain : Chateaubriand voit des « couleurs modernes » dans les descriptions de la forêt ou du désert chez le poète dont la « poésie descriptive » ne rapetisse pas la nature avec la mythologie[14] (*Génie du christianisme*, 1802), et la lecture de la *Pharsale* « toujours étincelante, mélancolique, déchirante, stoïcienne » « a consolé [l]es névralgies » de Baudelaire[15]. Mais l'Hadrien de Marguerite Yourcenar (1951) renvoie dos à dos Lucain et Pétrone en reprochant au premier d'« alourdi[r] et […] encombre[r la vie] d'une solennité qu'elle n'a pas » et au second de l'« allége[r] »[16].

Si la *Pharsale* suscite des avis aussi contradictoires, c'est en grande partie à cause de la violence d'une écriture qui semble marquée du sceau de la rupture. Ce qu'a précisément mis en relief le colloque *Présence de Lucain*, c'est l'importance de cette notion de rupture dans une épopée où, sur le plan de l'énoncé comme sur celui de l'énonciation, ce qui relève de l'institution ou de la norme apparaît le plus souvent battu en brèche ou renversé.

De ce colloque est issu le présent volume, dont la première section regroupe les contributions consacrées aux rapports de Lucain avec l'histoire et le mythe.

Fabrice Galtier met ainsi en lumière la manière dont le discours d'un personnage anonyme évoquant la guerre civile entre Marius et Sylla inscrit le conflit entre César et Pompée dans une série traumatique d'affrontements qui détermine l'effondrement de la république romaine : le rappel du passé à travers le présent fait de l'émotion le moteur de la lecture d'une histoire qui semble vouée aux dérèglements de la violence, mais dont le sens est dévoilé par le rôle que jouent Marius et Sylla dans la rupture irréversible de l'ordre politique républicain.

De son côté, Alfredo Casamento examine comment, après sa défaite en Thessalie, Pompée se voit offrir dans sa fuite la possibilité d'obtenir du secours de peuples dont l'éloignement pose la question de la prise en compte et de la définition de l'Autre, de l'étranger, qu'il soit accueillant et offre un havre de paix, comme à Lesbos, ou qu'il s'agisse de l'ennemi héréditaire Parthe, dont Lentulus livre une image nourrie de schémas issus de la culture tragique et déclamatoire, ce qui conduira Magnus au rivage égyptien.

Se situant dans la perspective d'une recherche des sources, Mattia Vitelli Casella montre que Lucain révèle sa connaissance des textes des historiens et des géographes lorsqu'il narre les opérations de la côte orientale de l'Adriatique. Il recourt aux mêmes sources qu'un historien, mais les combine avec la tradition mythologique en ne négligeant pas la dimension poétique.

Le mythe n'est, de fait, pas absent de la *Pharsale* : Pierre-Alain Caltot débrouille deux « réseaux mythiques » helléniques, romanisés par Lucain, qui ont valeur structurante dans la narration – le refus du soleil de se lever sur Mycènes et la vengeance des Érinyes – ; faisant l'objet d'une grande attention stylistique et offrant une intertextualité très riche, ils ouvrent vers la tragédie, dans un brouillage des genres, et sont porteurs de prophétie.

L'histoire est également interprétée à la lumière de la philosophie chez Lucain, qui transgresse ainsi les codes de l'épopée puisque, au lieu d'effacer la voix narrative selon les principes aristotéliciens, il rend le narrateur omniprésent en lui faisant commenter l'action. Jean-Baptiste Riocreux voit là l'élément constitutif d'une épopée bien plus morale que dramatique et une influence de la conception stoïcienne de la causalité humaine sur le poète : le stoïcisme privilégiant l'intention par rapport au résultat de l'action, Lucain à l'action dramatique préfère le commentaire. Dans la vision pessimiste du stoïcisme impérial où la liberté humaine réside dans l'acceptation, le suicide apparaît comme l'unique recours de la liberté.

C'est précisément sur les distorsions de la tradition dans l'épopée lucanienne que la deuxième section se focalise. Quand Lucain utilise les topiques de l'épopée, c'est souvent pour les subvertir. Flavia Carderi s'intéresse ainsi au jeu du poète avec l'*ekphrasis*, qu'il refuse la plupart du temps, ou transforme en donnant la préséance à l'idéologie et à la dimension morale ou en visant à créer une atmosphère sombre et pessimiste. Stace saura tirer discrètement parti de ce traitement original de l'*ekphrasis*.

Étudiant l'esthétique du *tumor* dans l'épisode des serpents de Libye, Aline Estèves souligne que Lucain cherche à brouiller toutes les références spatio-temporelles, les cadres usuels de l'épopée ainsi que la frontière entre mythe et histoire avec la figure de Méduse, pour plonger le lecteur dans un univers fantastique où l'horreur va bien au-delà des violences infligées au corps dans l'épopée traditionnelle, cherchant à susciter l'effroi devant le mal.

De fait, le *furor* domine le monde que décrit Lucain. Lavinia Galli Milić fait ressortir la manière dont le poète se réapproprie ce *topos* épique, déjà bien présent chez Virgile, pour dénoncer le *furor* comme vice inhérent au peuple romain et se présenter lui-même comme un *uates* d'un genre nouveau qui, loin de pouvoir, comme Virgile, faire entrevoir un avenir radieux pour Rome, ne peut que mettre au jour le *nefas* qui conduit le peuple romain à la perte de sa liberté.

De même, l'étude que Régine Utard consacre au récit de la bataille navale devant Marseille met en évidence le traitement particulier du topique du combat chez Lucain, qui se livre à de multiples variations sur différents hypotextes : il innove à partir de la tradition remontant jusqu'à Ennius et même Eschyle en développant avec fougue une esthétique de l'horreur pour dénoncer les maux engendrés par la violence des guerres civiles.

Eleonora Tola va dans le même sens avec son analyse stylistique du récit de la déforestation du bois sacré lors du siège de Marseille : Lucain remodèle un topique pour aboutir à une nouvelle poétique dans une œuvre qui, faisant d'un *bellum impium* le sujet d'une épopée, genre axé traditionnellement sur l'exaltation de la *uirtus* militaire, souligne l'horreur monstrueuse du sacrilège que constitue la guerre civile.

Selon Christine Kossaifi enfin, Lucain s'inspire de la poésie et de l'art hellénistiques, ce que signalent son emphase rhétorique et son goût pour le pathétique qui le rapproche des sculpteurs de Pergame, mais aussi son art des petits tableaux ainsi que la dimension réflexive d'une œuvre affirmant son originalité, aspects qui rappellent Callimaque. Lucain pourrait annoncer certains traits du roman en démontant les procédés épiques (merveilleux, hyperboles, violence) pour s'en jouer dans une esthétique du mal. C'est dans cette perspective que sont commentés l'épisode de la sorcière Érictho et celui de l'apparition de la Patrie avant le passage du Rubicon.

Dans la troisième partie, sont abordées certaines facettes de la marque qu'a pu laisser la *Pharsale* dans l'épopée antique et tardo-antique. Pour Fernand Delarue, il est manifeste que l'épopée flavienne, malgré un apparent retour à la mythologie, diffère radicalement de celle de Virgile : le contexte politique, idéologique et littéraire ne manque pas d'agir sur Valérius Flaccus et Stace, mais aussi sur Silius Italicus. On voit, en particulier, l'influence de Lucain à propos des rapports entre les dieux et les hommes : la toute-puissance des dieux sur l'histoire est battue en brèche par des hommes, qu'ils soient au service du bien, ou du mal : tels sont les héros de l'épopée

flavienne, surhumains, mais inhumains, selon le modèle de César, ou héros positifs, à la manière de Caton.

C'est un thème lucanien, emprunté à Homère, mais dédaigné par Virgile, que François Ripoll poursuit chez Stace et Silius Italicus, celui de la mutilation oculaire. Lucain joue sur l'horreur d'une telle dénaturation du corps humain qui touche à la pire sauvagerie et implique une forme de déshumanisation. Si Valérius Flaccus reste proche du modèle homérique et de l'esthétique virgilienne en atténuant son atrocité, la *Thébaïde* de Stace s'inspire de Lucain pour l'épisode d'Eurytion, mais sous la forme d'une *recusatio*, car il suscite plus la pitié que l'horreur ; quant à Silius Italicus, il peut retourner le sens de la mutilation en soulignant la *uirtus* de son auteur, les Romains étant selon lui promis à la victoire sur des monstres cyclopéens, à l'instar d'un Hannibal prêt à sacrifier son œil pour obtenir la victoire.

Nicole Hecquet-Noti expose comment Lucain, au-delà du recours à l'érudition littéraire et aux allusions destinées à un public lettré, est utilisé par Avit de Vienne dans son *Histoire spirituelle* publiée au début du VI^{e} siècle, dans une perspective chrétienne pour exprimer la déchéance morale et spirituelle ; Avit en s'attachant à l'évocation de la création du monde et de l'homme, puis à l'irruption du *furor* du péché originel qui vient rompre l'ordre primordial et à la figure de Pharaon comparée à celle de César, moralise Lucain et le met au service de sa spiritualité, voyant en lui un *poeta historicus et ueridicus*.

Quelques décennies plus tard, Arator, dans son *Historia apostolica*, présente aussi des réminiscences de la *Pharsale* (surtout des livres I et VI) au même titre que des poèmes de Virgile, dont certaines sont de simples réflexes scolaires. Mais, dans certains cas, analysés par Roberto Mori, Lucain est convoqué volontairement pour mettre en lumière des parallèles ou, au contraire, marquer des différences ; toutefois, plus que par une lecture directe ou scolaire, Lucain peut être passé chez Arator par le prisme de poètes de l'Antiquité tardive.

Cette période constitue aussi le temps de référence de la quatrième partie du volume ; mais dans celle-ci, il s'agit de dépasser le cadre du genre épique pour examiner la réception de Lucain au sein de la littérature en général.

Florian Barrière, à partir de l'examen des citations de la *Pharsale* dans les *Commentaires* de Servius au IV^{e} siècle – qui fait beaucoup pour le renouveau de l'intérêt porté alors à Lucain – établit, en nuançant l'analyse de Paolo Esposito (« Lucano nel commento di Servio al I libro dell'*Eneide* di Virgilio », *Gli scolii a Lucano ed altra scoliastica latina*, Paolo Esposito éd., Pisa, edizioni ETS, 2004, p.133-152), qu'elles sont employées de manières très variées : Lucain est utilisé comme source d'exemple possible en matière sémantico-linguistique, mais sans qu'il fasse figure d'*auctoritas* ; en revanche en matière historique, religieuse et géographique, il reçoit une valeur canonique, ce qui n'est pas pour étonner quand Servius le considère

comme plus historien que poète. Florian Barrière, en outre, découvre une autre catégorie de citations, où Servius compare la poétique de Virgile avec celle de Lucain. Il apparaît, en outre, que le texte utilisé par le grammairien différait de ce que nous a transmis la tradition manuscrite.

Paul M. Martin décèle, quant à lui, dans une interpolation figurant dans un manuscrit du *De uiris illustribus Vrbis Romae* (fin du IV^e^ siècle, mais l'interpolation est tardive), la présence de Lucain en tant que source du passage consacré à Pompée en raison non seulement de rencontres textuelles, mais aussi de reprises de données propres à Lucain, qui continue, donc, d'être lu après la fin du IV^e^ siècle, ce que confirme la lecture de Sidoine Apollinaire.

Annick Stoehr s'attache à Dracontius, à un niveau micro-textuel qui débouche sur une portée idéologique, en étudiant un passage de la *Romulea* (V, 126-137), où Éricto apparaît pour la dernière fois après Lucain dans la poésie latine : ce nom a valeur évocatrice de sacrilège et son rappel dans la controverse entre le *pauper* et le *diues* contribue à assimiler le riche à Sextus Pompée pour le dévaloriser en le présentant comme impie et prêt à effectuer un sacrifice humain, en allant jusqu'au cannibalisme. Lucain ne serait pas seulement une référence scolaire, mais deviendrait une arme subtile pour dénoncer les problèmes inhérents à la Carthage vandale.

On retrouve Dracontius avec Étienne Wolff, qui montre que les auteurs africains de l'époque vandale citent Lucain, ou – tout particulièrement les poètes – l'imitent, avant tout Dracontius, qui, toutefois, se réfère davantage à Virgile et à Ovide ; Dracontius apprécie le caractère oratoire ainsi que l'esthétique de la violence et de l'horreur du poète néronien en même temps qu'il trouve des analogies avec son temps dans la peinture d'un monde finissant, rapprochant l'optique stoïcienne lucanienne de la pensée chrétienne.

Luciana Furbetta souligne, par ailleurs, que Lucain est également très présent, sous forme de citations, mais aussi très souvent par des réminiscences et des allusions, dans un subtil jeu d'intertextualité qui ne présente pas qu'un aspect ludique, mais a aussi une dimension idéologique : Sidoine Apollinaire, en homme politique et en évêque du V^e^ siècle, exprime à travers les références lucaniennes une vision politique de son temps qui lui apparaît aussi comme marquant la fin d'un monde.

L'objet de la cinquième section de l'ouvrage est de suivre l'empreinte de Lucain au-delà de l'Antiquité, du Moyen Âge à l'époque contemporaine.

L'article de Giulia Caramico constitue comme une charnière entre les deux sections puisqu'il part de l'épopée tardo-antique, la *Iohannis* de Corippe au VI^e^ siècle, pour étudier l'usage qui est fait d'une image empruntée à Lucain, celle du soleil "triste", dans l'épopée médiévale, avec l'*Alexandreis* de Gautier de Châtillon au XII^e^ siècle et les *Gesta regum Britanniae* du XIII^e^ siècle : on tend vers un topique qui finit surtout par

rappeler l'appartenance à un genre littéraire déterminé.

C'est le problème de l'ambiguïté générique de Lucain, poète ou historien ?, que Pierre Courroux examine à travers le Moyen Âge, où l'auteur de la *Pharsale* est perçu plus comme historien que comme poète, selon la conception médiévale spécifique, qui rattache l'histoire, dans l'enseignement, à la grammaire et à la rhétorique et accorde un soin tout particulier à la narration.

Fabio Stok s'intéresse à la diffusion des *Vies* de Lucain par Suétone et Vacca : si elles n'exercent guère d'influence sur la tradition biographique du Moyen Âge tardif où elles semblent inconnues, non plus que dans la vie de Lucain par Sicco Polenton au XV^e^ siècle, elles commencent à être redécouvertes et à circuler dans la seconde moitié du XV^e^ siècle. La *Vita Lucani* de Pomponio Leto, qui s'appuie sur Vacca, marque un moment important dans la réception de Lucain.

Lucain ne figure pas dans la *Ratio studiorum* des Jésuites car il n'est pas considéré comme suffisamment classique, mais Patricia Ehl montre qu'il fait néanmoins partie de la culture des Pères. En effet, Pierre Mousson s'en inspire pour sa tragédie néo-latine *Pompeius Magnus* (1621), dans le contexte des collèges. L'œuvre de Pierre Mousson est une illustration spécifique de l'influence de Lucain sur la tragédie des XVI^e^ et XVII^e^ siècles.

Le travail de Miryam Giargia révèle la présence de Lucain dans l'histoire des idées : elle étudie la place du poète dans le "républicanisme" moderne, théorie politique issue de Machiavel centrée sur la liberté du peuple et l'autogouvernement ; Lucain joue un rôle fondamental dans la pensée politique des républicains anglais du XVII^e^ siècle, comme modèle historique, mais aussi théorique et rhétorique.

Lucain, comme le démontre Lito Ioakimidou, a encore une grande valeur fécondante au XX^e^ siècle dans *La bataille de Pharsale* de Claude Simon, non tant par les citations que par une esthétique de l'excès, de l'horreur, de l'entremêlement, que l'on retrouve dans la représentation des tableaux de batailles chez Claude Simon, ou par un sens analogue de l'incohérence et de l'impuissance devant les assauts de l'Histoire, ou encore par la notion de pressentiment, qui conduit Claude Simon à des imbrications d'images.

Quittant le domaine de la création littéraire pour celui de la science, le recueil se termine – mais c'est aussi une ouverture – par l'étude de Paolo Esposito qui présente une histoire de l'ecdotique lucanienne depuis les éditions critiques de Grotius au XVII^e^ siècle en soulignant l'importance de l'œuvre de Housman (1926) et en proposant d'ajouter une nouvelle *aetas* aux cinq *aetates* que Lemaire (1830) fixe à l'histoire de l'édition de la *Pharsale*, une *Aetas Housmaniana* en attendant une *Aetas Posthousmaniana*.

Que soient ici remerciés, outre les participants du colloque, qui ont constitué la richesse de ces travaux, les institutions qui, avec le Centre de recherches André Piganiol – Présence de l'Antiquité, ont contribué à la

réalisation de ces journées : le CELIS (EA 4280) de l'Université Clermont-Auvergne, le CRISES (EA 4424) de l'Université de Montpellier, la Maison des Sciences de l'Homme de Clermont-Ferrand, la Région Auvergne, le Département du Puy-de-Dôme et la Communauté urbaine de Clermont-Ferrand.

NOTES

[1] J.-Cl. TERNAUX, *Lucain et la littérature de l'âge baroque en France. Citation, imitation et création*, Paris, 2000.
[2] P. ESPOSITO et L. NICASTRI, *Interpretare Lucano. Miscellanea di studi*, Naples, 1999, p. 305 sq.
[3] E. NARDUCCI, *Lucano*. *Un'epica contro l'Impero*. *Interpretazione della* Pharsalia, Rome, 2002, p. 453 sq. ; P. ASSO, *Brill's Companion to Lucan*, Leiden et Boston, 2011, p. 435 sq.
[4] Chr. WALDE, *Lucans* Bellum Ciuile*. Das Spektrum seiner Rezeption von der Antike bis ins 19. Jahrhundert*, Trier, 2009.
[5] P. ESPOSITO et Chr. WALDE, *Letture e lettori di Lucano*, Pise, 2015, p. 183 sq. Bien que nous ne prétendions pas procéder à un rappel exhaustif des travaux portant sur la question, nous ajouterons aux références mentionnées le chapitre « Lucan », écrit par A. HIATT dans *The Oxford History of Classical Reception in English Literature*, 2016, p. 209 sq. La page en ligne « Bibliographie zur Überlieferung und Rezeption von Lucans Bellum civile » recense les études portant sur la réception de Lucain jusqu'en 2006 (http://www.klassphil.uni-mainz.de/Dateien/Lucanbibliographie_Rezeption.pdf).
[6] *puer o dicate Musis, / longaeuos cito transiture uates* (STAT., *S.*, II, 7, v. 41-42), « Enfant consacré aux Muses, destiné à dépasser rapidement les poètes anciens ».
[7] STAT., *S.*, II, 7, v. 48-51 : *alii* […] / *trita uatibus orbita sequantur*.
[8] STAT., *S.*, II, 7, v. 53 : *carmen fortior exeris togatum*.
[9] STAT., *S.*, II, 7, v. 79-80 : *ipsa te Latinis / Aeneis uenerabitur canentem*, « L'*Énéide* elle-même te témoignera du respect à toi qui adresses tes chants aux Latins ».
[10] L'ABBÉ D'AUBIGNAC, *La Pratique du théâtre*, Pierre MARTINO éd., Alger, Carbonel, 1927, p. 294, ses narrations sont « trop longues en paroles » et il n'a pas su « se modérer » ; cf. aussi p. 341 : « Celuy qui veut faire plus qu'il ne peut, fait souvent moins qu'il ne doit ; parce qu'il a fait plus qu'il n'estoit à propos ».
[11] FÉNELON, *Lettre à l'Académie*, Ernesta CALDARINI éd., Genève Droz, 1970, p. 60.
[12] VOLTAIRE, *Essai sur la poésie épique*, Ulla KÖLVING *et alii* éd., *Œuvres complètes*, 3B, Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 434-438 (et p. 328-332 pour la version anglaise), qui conclut : « Ce n'est presque plus qu'une gazette pleine de déclamations ; il me semble, que je vois un portique hardi et immense, qui me conduit à des ruines », p. 438.
[13] MARMONTEL, *Œuvres complètes*, XI, Paris, 1819 [1[e] éd. : 1766].
[14] CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme*, Partie II, l. IV, ch. 1, Maurice REGARD éd., Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1978, p. 719, qui ne manque pas toutefois – tribut au classicisme – d'ajouter en note, mais non dans l'édition originale : « Cette description est pleine d'enflure et de mauvais goût ; mais il ne s'agit ici que du genre, et non de l'exécution du morceau ».
[15] BAUDELAIRE, Lettre à Sainte-Beuve du 15 janvier 1866, *Correspondance*, II, Claude PICHOIS, Jean ZIEGLER éd., Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1973, p. 583.
[16] Marguerite YOURCENAR, *Mémoires d'Hadrien*, *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1982, p. 302.